



Les migrants apprennent un métier et le français

Le centre de formation des apprentis, à Saint-Grégoire, a trouvé une manière innovante d'intégrer les migrants. Il a ouvert une classe exclusivement composée de jeunes étrangers isolés.

Reportage

« Leur bonne humeur, leur joie... C'est vraiment un bonheur de travailler avec eux. » Cécile Pellerin, la documentaliste du centre de formation des apprentis (CFA) de Saint-Grégoire, parle avec tendresse de ses nouveaux élèves, de jeunes apprentis étrangers.

« On a vu que le taux de rupture d'un contrat avec une entreprise était fort chez les jeunes en difficulté avec le français, surtout l'écrit, explique Florent Sevin, animateur au CFA. Ils étaient largués, alors il fallait réagir. »

C'est ce constat fort qui a porté l'ambition du CFA de Saint-Grégoire : ouvrir une classe dédiée aux primo-arrivants, ces jeunes débarqués mineurs en France, sans papiers, sans parents, et les former à un métier. Grâce aux financements de la Région et de la fondation BTP Plus, le projet a pu voir le jour. « Cette initiative se fait à titre expérimental, dans un but de sécurisation des jeunes étrangers », souligne Arnaud Delaunay, directeur du CFA.

Un investissement pour les entreprises

L'objectif d'un CFA est de former des jeunes en alternance, sur deux ans. Celui de Saint-Grégoire forme plus spécifiquement aux métiers du bâtiment, tels que la plomberie, la menuiserie ou la peinture.

À la rentrée 2017, une formation spécifique a été développée pour des jeunes migrants.

« Ils font en trois ans ce que les autres font en deux », détaille Arnaud Launay. Cette année supplémentaire doit leur permettre de s'améliorer en français, afin de mieux s'intégrer dans le monde professionnel. »



Tous les lundis, les jeunes réfugiés travaillent le français au CFA, autour de la documentaliste du centre.

« Justement, qu'en pensent les entreprises qui les accueillent ? « La formation est plus longue, mais les entreprises ont besoin de main-d'œuvre. C'est un véritable investissement pour elles, explique Florent Sevin. Les retours sont très positifs. »

« Maintenant, je lis beaucoup mieux »

Quatre Égyptiens, un Malien, un Roumain et un jeune issu de la communauté des gens du voyage composent cette classe à effectif réduit. Tous les lundis, les jeunes réfugiés travaillent le français au CFA.

Le moment fort de la journée, c'est l'atelier d'écriture, autour de la documentaliste du centre. « Je les ai trois heures par semaine. Je voulais mettre en avant les compétences de chacun, alors j'ai pensé à réaliser un livre numérique. » C'est-à-dire un mélange de texte, de sons et d'images.

L'atelier se fait dans le cadre d'une convention, signée avec Lecture jeunesse, une association qui lutte contre l'illettrisme.

« Ils ont inventé une histoire sur une jeune fille qui est enlevée dans une forêt. Le récit mélange la culture de chacun, poursuit Cécile Pellerin. Évidemment, ils veulent tous se marier avec elle. »

Assis autour d'une table ronde, les

jeunes rigolent. On pourrait croire qu'ils sont dissipés, mais au contraire, ils font vivre l'atelier. « Avant, je pouvais lire à peu près les SMS de mes copains. Sans plus. Mais maintenant, je lis beaucoup mieux, raconte fièrement Giovanni, membre de la communauté des gens du voyage. Bien connaître la langue, c'est très important quand on est en entreprise. »

Sous le regard bienveillant de Cécile Pellerin, les jeunes migrants partagent leurs idées, toujours dans un calme relatif. « On voit leurs progrès, c'est très épanouissant. »

« On est content qu'ils soient encore là, conclut Florent Sevin. S'ils sont toujours là en juin, ce sera une victoire. Mais pas la victoire finale. »

Mansour, 19 ans



« Avant, j'étais vraiment nul en français. Mais maintenant c'est beaucoup mieux. Ici, je me suis fait des amis. »

Mohamed, 19 ans



« Avant de venir au centre, j'étais incapable de lire. Mais le livre de Cécile nous apprend beaucoup. Ça aide beaucoup. »

Giovanni, 20 ans



« Je préfère faire un an de plus à l'école plutôt que de ne pas savoir bien écrire français. Je me débrouille beaucoup mieux maintenant. »

Ahmed, 20 ans



« Je suis parti d'Égypte seul, quand j'avais 16 ans. J'ai pris un bateau pour l'Italie. Six mois plus tard j'étais en France. Ici, je me sens bien. »